

La contre-disparition

Victor Dumiot

Je me réveillai un matin et elle avait disparu.

Il me fallut quelques instants pour m'en rendre compte : je me levai, la tête lourde sans envie et le corps fatigué, physiquement j'étais faible, mais cela ne changeait pas de mes habitudes. Toutes mes journées commençaient en souffrance. L'œil lancé vers la fenêtre me laissait apercevoir un ciel bleu profond étendu comme une toile sur laquelle se dressait un soleil que j'espérais brûlant. Ça flambait dans la chambre mais je n'allais pas mieux.

Arrivé dans la salle de bain, je me déshabillai et ma nudité me parut anormale. Il manquait quelque chose. Ne croyant que faiblement aux premières impressions, j'inspectai mon corps, je touchai à tâtons sur le chemin des preuves. C'est à ce moment-là que je la vis, ou plutôt, que je ne la vis point. La douleur bien réelle de ma peau pincée balaya tout espoir de rêverie et l'angoisse remonta en torrent. Elle avait disparu et moi je criais.

Ce matin-là, je m'étais donc réveillé à moitié, comme si mon sommeil avait conservé un peu de moi avec lui, comme si nous n'étions pas tous revenus : il y avait un retardataire manquant à la liste des présents, il s'était désassemblé pour je-ne-sais-quelle-raison et où était-il maintenant, je l'ignorais. Ce territoire précieux avait fait sécession, je devenais un archipel incomplet et son absence me paralysait d'étonnement et même d'une inquiétude que je qualifierais sans hésiter de métaphysique, liée à ma condition d'homme – je veux dire, à ma condition d'homme *masculin*. Très franchement, j'aurais préféré qu'on prenne mon cœur.

Devant la glace, j'affrontai le réel : étais-je encore un homme ? Moi qui pensais, qui avais toujours cru, que mon corps, tout mon corps, formait une

communauté soudée : j'avais tort. Certes, je l'avais un peu maltraitée ces derniers temps, elle était là sans emploi, empaquetée, trimbalée, elle ne servait qu'à la satisfaction d'une utilité toute biologique, quelques nécessités d'espèce, quelques envies passagères, enfin guère plus. Mais de là à « quitter le corps », sans même prévenir, simplement partir en claquant la porte, et silencieusement ! car si au moins je l'avais entendue, j'aurais pu la retenir, la convaincre de rester, je lui aurais promis de changer, nous aurions trouvé un compromis entre ses attentes et mes désirs, je lui aurais fait comprendre que je l'aimais, que jamais, jamais je n'avais pensé à autre chose qu'à elle, qu'elle était tout mon monde ! Enfin, j'aurais posé des mots justes, les mots qu'il faut pour ce genre de crise. Au fond, j'étais déçu : je la trouvais bien lâche, nous avions toute une vie jusqu'à présent, et j'étais resté aveugle en la croyant aimante.

Sur le sujet, mon médecin fut catégorique : « Elle a disparu. » J'avais besoin d'entendre son diagnostic, jusqu'à présent, je m'accrochais timidement à l'espoir d'avoir perdu pied. Hélas sa parole rendit plus réelle la réalité et confirma définitivement ma métamorphose : ce n'était pas les pieds que je perdais. Déconfit, ayant le sentiment de n'être plus qu'un tas de vieilles roches inutilisables, je fixais, allongé sur la table d'auscultation, ma béance rougeâtre : chairs et muscles semblaient tendrement liés, comme s'il n'y avait jamais eu, comme s'il n'y avait jamais existé d'autre chose, que ce cratère humide. Rien d'autre qu'une absence. Étais-je né troué ? On appelle cela une fatalité.

Sans doute parce que je fis une mine grise, parce que je ressemblais à l'un de ces personnages tragiques qui va à la mort, parce qu'il me semblait que mon monde tout entier souffrait et souffrirait de cet écroulement irréversible, le médecin s'approcha et me dit : « Vous savez, peut être que vous n'étiez tout simplement pas fait pour en avoir. » Il poursuivit : « Nous vivons dans une société très inclusive, ces choses-là arrivent, et elles sont respectées. Vous n'aurez pas de mal à trouver une place, une nouvelle place. D'ailleurs cette chose-là, on n'est pas bien certain qu'elle existât un jour. Je veux dire biologiquement oui, il y a des preuves, mais enfin, vous savez les preuves, tant que l'on croit ! Des siècles et des siècles de mystification nous ont vendu cette chose comme indispensable, nous ont fait accroire qu'il s'agissait d'un

instrument vital. Mais enfin, je vous le dis comme je le pense : si je pouvais, moi j'en ferais bien l'économie. Alors voyez cela comme une naissance. C'est une chance ! Vous êtes aujourd'hui plus léger. »

Le mythe du renaissant, je n'y croyais pas vraiment, mais j'aimais mon médecin car en toute situation il savait faire preuve d'une empathie non feinte. En tout cas il me semblait comprendre les différentes émotions qui me traversaient et m'abîmaient et il savait me rassurer avec son air de sachant déjà revenu de tout.

Me voyant encore hésitant, il ajouta : « Si vraiment vous y tenez, à cette chose-là, je peux vous trouver une prothèse à pompe mécanique, les françaises sont très chères, mais on en trouve de bonne facture chez les Indiens. Ce sont des pros. Cela fonctionne avec un mécanisme à air propulsé, c'est très *réaliste*. » Mon médecin insista sur le mot *réaliste* et je compris que c'était un argument de taille, un argument auquel les gens comme moi, dans ma situation je veux dire, sont sensibles. Toujours en revenir à l'élémentaire, que la copie ressemble à l'original, qu'elle fasse illusion, sinon c'est un jouet. Un jouet ridicule.

Moi, la pompe, je ne voulais pas au départ, c'était hors de question, cela faisait trop peu de temps, me paraissait trop peu humain, c'était honteux ! ça avait l'air douloureux, et puis c'était moche, même réaliste, c'était moche... On avait beau en faire des tonnes, sur internet, la mettre en scène, l'illustrer dans toutes les situations possibles, en voiture, en rendez-vous, dans un *dancing*, pour donner une impression de normalité quotidienne. Non, je trouvais ça affreusement laid. Je vis même que l'on fabriquait des modèles de couleur violette. Je me demandais bien quel genre de personne opterait pour ce genre de prothèse, peut-être un fan des *power-rangers* ?

À ma perplexité, le médecin répondit : « Le marché est large vous savez, et puis, lorsque l'on a perdu ça... que l'on doit recommencer, on se sent libre. » Moi, sincèrement, je ne me sentais pas libre. Émancipé de rien. J'avais mal de l'avoir perdue. Alors la remplacer brutalement, aussi tôt... ça me semblait impossible. Enfin on ne se débarrasse pas comme ça de son corps, on est quand même liés, ça laisse des traces tout ça, dans l'étoilement de la mémoire je veux dire, il reste toujours quelque chose... Et le membre fantôme alors ? Dans le fond de ma tête, quelque part, en souvenirs, j'avais encore son apparence, sa forme,

sa texture, sa couleur pâle et rose. Ma main conservait son empreinte, par réflexe il m'arrivait d'essayer de la saisir, en bas, mais je n'attrapais que du vide. Non décidément, la pompe, je ne pouvais pas. Je ferai sans. Je me l'étais promis.

En fin de compte, ce n'est pas si mal une prothèse à pompe. Ça fait l'affaire. Je dirais même que ça fait *plus que l'affaire*. Mon médecin avait vu juste. Pour tout vous dire, très rapidement je me suis senti à l'aise, très à l'aise : elle est moins difficile, c'est son côté objet. Plus fonctionnelle, plus ergonomique aussi, elle a été mieux pensée - on sent qu'il y a dans cette chose-là le regard d'un homme averti, d'un homme qui sait imaginer comment ça devrait fonctionner, fines connaissances d'un architecte anatomique. L'homme est maître de la nature, maître du corps. Troublant technicien pour une juste correction.

La prothèse se commande, on en est maître, je n'ai jamais vu chose plus obéissante. Le simple fait de pouvoir la transporter, je veux dire, de pouvoir la glisser dans ma poche lorsqu'elle gêne, me donne une sensation totale de liberté : je la possède à volonté, je suis comme un souverain. Son utilisation est facile : un claquement de doigt, et une manipulation ferme, suffisent à la mettre bien en place - même si tout cela est au départ, je l'avoue, un peu technique et douloureux, mais il ne faut pas se décourager. On apprivoise l'objet.

J'aime sa tenue rigide, son allure ferme, sa vivacité, une fois qu'elle se déploie, elle enfle de manière presque surnaturelle, elle flotte et dévie toute gravité, sa couleur chair me fait penser à un petit arbre couleur hibiscus. Pour sûr, elle ne vieillira jamais cette bonne camarade, c'est une véritable tête chercheuse. Il m'arrive, non sans orgueil, de l'appeler mon missile. Son apparence technique me rassure, car je n'ai plus peur de la perdre, ou bien qu'elle me quitte. Je la sens prête à affronter le monde, avec moi. Je sens qu'elle est capable d'assumer les batailles, rangées ou non, de survivre à l'effort. Jamais elle ne se fatigue. Elle est inaltérable.

Et puis, optant pour un modèle réaliste, j'aime sa texture ; la caresser en devient déroutant. Du silicone pour artifice de peau, un fin duvet de poils qui lui court le long, une colonne bien nervurée qui donne l'impression d'une vraie chair musculeuse, comme un muscle bien tendu bien fait, un véritable muscle de bête,

elle a l'ardeur du bœuf. Je la trouve vraiment belle, plus belle que l'autre même, mille fois plus belle - et, je crois même qu'elle m'excite un peu.

C'est la magie de l'objet : une fois qu'il envahit votre quotidien, y compris celui des sceptiques, on ne voit plus que lui, on cède à sa facilité, il nous emporte dans son propre mouvement, son confort d'être inarticulé. On est ravi de sa fabrication technologique, on sent, sous la peau cet organisme bien ficelé, grouillant de fils électriques. Nous sommes plusieurs là-dedans, elle est ma foule, mon peuple et aussi mon armure. Jamais je n'aurais plus à négocier, ni à craindre. Elle fonctionne. Répond à mes appels.

Et puis, l'option vibrante me plaît beaucoup : une activée, une succession de tremblements l'emporte. Tous ces tremblements, violentes secousses sismiques, pourraient déclencher, j'en suis certain, n'importe quel séisme, chez n'importe qui. Ses tressaillements m'ébranlent. Sa beauté m'érode, je subis ses saccades comme des assauts répétés, et je ne résiste guère, je ne veux plus résister, je suis à lui. Mon objet me possède. C'est ce que j'aime également, cette relation symétrique. Il n'est pas seulement à moi, certes j'en dispose, mais lui aussi, lui aussi il m'a, comme partenaire, comme ami, comme confident, comme amant.

J'en viens à poser la prothèse sur un coussin, à l'installer sur un fauteuil, et je la regarde des nuits entières, et je crois qu'elle me regarde aussi, qu'elle regarde ma béance l'appeler. Nous formons un duo d'aimants se complétant l'un et l'autre. Je savais, et l'on m'avait prévenu, que cette chose là devait remplacer l'autre, et non pas combler son absence, que je devais l'utiliser comme artefact, un *simili*, qu'elle devait être déployée vers l'extérieur et non dans mon intérieur. On m'avait mis en garde, ils appelaient cela le syndrome de *je-ne-sais-quoi*. Mais qui n'y aurait pas pensé ? Qui n'aurait pas essayé ? Pouvoir être à soi la totalité. Je suis de nature curieuse et je n'ai pas honte.

Lorsqu'il vibre seul, sur son coussin de velours bleuté, je crois l'entendre me parler, ses ondes magnétiques, électro-mécanisées, disent quelque chose, elles parlent à mon humanité. On tremble ensemble et ça nous dure. Vite, je vais le rejoindre. Je m'assois sur lui, le chevauche, il m'empale, il me prend, sur le fauteuil gris mauve et le velours bleu. Cette couleur d'océan nocturne me

réconforte. Je me laisse aller pleinement dans son torrent, je m'oublie en lui comme lui s'oublie en moi. J'aime son langage particulier, électro-mécanique : je suis certain de distinguer, parfois, au milieu des crépitements humides, sa parole de plaisir.

Paraît qu'on peut se marier, c'est mon médecin qui me l'a dit.

Elle et moi. Moi et n'importe qui, n'importe quoi d'ailleurs - pas spécifiquement la prothèse, mais dans mon cas, c'est tout ce qui m'importe. Car, j'ai peur de la perdre, ou bien qu'on me la vole. Je jalouse tous ceux qui osent poser un regard désirant sur elle - en particulier les femmes, comme elles sont vicieuses ces femmes. Je ne m'en rendais pas compte avant, je pensais que c'était moi, le grand pénétrant, mais ce sont elles : elles ruissellent d'envie, leur corps est envie sur pattes, rien qu'une grand envie bouffante et elles veulent tout, elles sont avides devant l'objet ! Je ne veux pas qu'on la touche, c'est la mienne. Elle m'appartient. Alors on va se marier, je lui mettrai autour de la tête un bel anneau bien doré, j'en ai trouvé un beau. C'est fou, tous les accessoires qui existent pour ce genre de truc. Avec elle je vois les choses en grand, peut-être que l'on adoptera ensuite, tout est possible. On croit en l'avenir, j'y crois dur : quelque chose nous attend, sur cette grande trajectoire.

Des gens comme moi, il en existe toute une communauté. Je ne suis pas seul. J'ai compris que des grandes séparations, de ce genre, de mon genre, arrivent fréquemment, plus fréquemment qu'on ne le croit - on dit aux informations que c'est un mal de l'époque, une sorte de syndrome global. Musset c'était le *spleen*, nous c'est encore plus sérieux, ça nous ronge de l'intérieur au départ et beaucoup se tuent, car ils ne supportent pas de vivre en dégradé, avec cette image de mi-homme qui les poursuit. Qui nous poursuit. Moi aussi elle m'a poursuivi cette image, image d'homme non-homme, non-humain, d'un monstre.

Mais il existe une vie après la disparition. Je vous prie de bien l'entendre et, sans le comprendre nécessairement, au moins de l'admettre. Il existe un vie après elle, et cette vie est belle, car elle est forte de libertés nouvelles, elle ne manque pas d'imagination, elle s'ouvre en constellations de possibilités, tout est

à recréer, à reconstruire. Nous devenons des surhommes, nous nous sommes abstraits d'une condition lourde et sans intérêt, que je nommerais *gamine*. Une condition faible, faiblarde, inutile, archaïque. Alors que maintenant, nous nous élevons, nous sommes un peuple nouveau ! Des ultra-humains, des humains augmentés avec devant nous l'horizon immense du possible, comme une mer sans fin, étendue. Moi je dis gloire aux modifications. Gloire aux élargissements. Gloire aux hyper-intensifications. Le corps nous appartient, il est bon à tout faire, il ne faut point se laisser avaler par le mirage des legs naturels. Aux inquiets de la virilité, je peux répondre que cela ne compte guère, du point de vue de l'identité. Je me déplace en transversal, c'est une gymnastique qui s'apprend, j'échappe au piège de la fixité, au piège des grandes classifications et des catégories à nécrose. Je ne suis plus un homme des formulaires, des manuels scolaires, je suis un homme de totale singularité. En toute souplesse, je me meus dans une existence facile, car débarrassée d'un corps que l'on pèse toujours et dissèque, je peux tout essayer, croire en tout, puisque rien ne me définit plus.

J'hésitais aux premiers jours, je ne savais pas bien quoi faire, si je devais la montrer ou non. Maintenant, je n'hésite plus. Elle est devenue l'affiche des curiosités : dans les cafés, dans les restaurants, je trimballe ma prothèse et sa couverture en soie verte, pour bien la protéger ; je n'hésite pas à l'installer à mes côtés, pour qu'elle soit bien visible, qu'elle soit bien vue. J'aime l'exhiber. J'en suis fier. Elle me fascine. Certains trouvent ça vulgaire, j'ai reçu quelques crachats. Je lis dans les yeux morts de quelques camarades qu'ils trouvent cela répugnant. Ils me fixent en inquisiteurs mais cela ne change pas vraiment de d'habitude.

On peut trouver ça laid, c'est facile, mais je comprends. Pour ma part, je considère qu'elle n'a pas à être cachée, que la présence matérielle de l'objet n'est pas plus honteuse que celle d'un chien bien habillé, recouvert d'un pull tout tricoté en rose, ou bien qu'une paire de mains ostensiblement viriles et décorées d'une panoplie de bagues argentées à pierre noire ; enfin, pas plus vulgaire que tous ces signes que l'on trimballe discrètement, et qui sont acceptés. Moi j'ai fait mien mon signe, revendique ma singularité portative. Je suis une révolution positive. Comme j'aime la caresser sous le regard fuyant d'observateurs

alentour, en savourant mon thé, elle me tranquillise, sa froideur immobile, sa langueur, je la sais en repos et toujours prête à surgir. J'aime cette idée, elle est mon docile prédateur.

Je suis de plus en plus heureux avec la prothèse. La pompe m'a joué de mauvais tours, elle s'est grippée, alors j'ai opté pour un moteur rechargeable fonctionnant grâce à une batterie en lithium. C'est moins écologique, et cela chauffe plus, mais le mouvement, les tremblements, *bon sang*, ils sont incomparables, on la croirait possédée, elle attaque, elle attaque réellement, de droite à gauche elle serpente, se courbe, se casse et se redresse dans la même seconde. C'est une chorégraphie parfaite : elle me fait penser à ces nageuses synchronisées dont les douces jambes flottent à la surface de l'eau.

Je n'ai pas peur de le dire. C'est plus qu'une fascination, c'est une obsession. Il me faut la mettre, l'enfiler, je la touche, je la caresse devant le miroir. Et parfois, il m'arrive de l'embrasser à genoux, à genoux je m'incline, devant elle, je la trouve tellement supérieure. Et moi, moi je me sens si faible, j'ai peur car mon corps trop humain, ne tiendra pas le choc des années, il devra s'affaïsser, alors qu'elle, elle, l'attend toute une éternité. Par avance, je la prie de bien vouloir m'excuser, parfois, parfois oui de m'excuser d'être moi, d'être maladroitement moi-même. Et je la couvre de baisers, la fourre entre mes lèvres, je veux la sentir, l'adorer, la diviniser. Elle est devenue comme mon Dieu.

A force d'en parler sur les réseaux sociaux, à la télévision j'ai été invité : les lumières du spectacle m'appellent, on a souhaité que je me dévoile, que je décharge mon histoire, que j'exhibe ma béance pour que les gens comprennent, a-t-on dit, pour qu'ils comprennent à quel type de mal ça peut ressembler. C'est une histoire de sensibilisation. Ce soir-là, sous les projecteurs allumés qui me donnaient l'impression d'avoir en face du visage mille soleils dévastateurs, mon message fut simple : pas d'inquiétude, pas de complexe. Il faut y aller à fond. J'avais prévu tout un discours, pour rassurer, pour expliquer, pour qu'on ne soit plus vus comme des monstres. M'emportant, sous les applaudissements, par provocation peut-être et par goût de revanche, j'invitais les autres à nous rejoindre, tous ! A provoquer la disparition, un coup de ciseau ou d'une lame tranchante. Vive l'émancipation. Allons-y ensemble ! Le réalisateur de l'émission

m'a paru inquiet, il m'a semblé horrifié, encore plus terrifié, lorsque je fis glisser ma culotte pour dévoiler la chose, ou son absence. Nu sous ses yeux. En direct, devant des centaines de milliers de téléspectateurs, sous les ricanements hystériques des commentateurs, des potiches de l'émission, j'ai écarté les jambes, j'ai ouvert mon entrejambe, j'ai ouvert ma déchirure, j'ai montré son visage, j'ai souhaité que l'œil guette, qu'il rencontre le mien.

Il y a eu tout un débat, ensuite, les jours d'après, au sujet de cette séquence. Certains m'ont comparé à une bête de foire et n'ont pas compris le sens de mon intervention. Tandis que d'autres, qui forment sans doute la majorité, se sont dit choqués. Scandalisés. Pour eux, c'était l'horreur en direct. On a menacé de porter plainte contre la chaîne. On a dit de moi que j'étais un fou, un fétichiste, un malade. Que je devais être enfermé de toute urgence. Pas un modèle, pas un exemple. On a dit que j'étais un danger, un danger pour le monde, pour la société. Fallait-il flouter mon entrejambe, dont la nouveauté anatomique de genre désarçonnait ? Cette question les obsédait. Le réalisateur ne savait pas ce qu'il filmait, en direct, aucune consigne n'avait été donnée. Ma béance est de nature anatomique indéfinie. L'absence était-elle une présence ? Fallait-il appliquer les règles classiques ? Cacher. La question a été posée à de nombreuses reprises, et des experts en tout genre ont tenté de trouver une réponse satisfaisante, une réponse en accord avec la société, en accord avec les mœurs nouvelles, parfois peu compréhensibles.

Moi, ça m'a fait rire, rire de voir combien une simple anomalie pouvait éroder tout ce système bien fait, bien solide, fort un comme château coriace. Il est si simple de produire de l'incompréhension, de la propager. Je me considère comme un miracle. J'aime cette impression de trouble que mon histoire engendre, elle perturbe l'ordre des choses, ma nature est anti-naturelle, elle est sauvage et brutale, elle éclabousse. Je trouve étrange, pour ne pas dire comique, que l'on ait pensé à flouter ce que l'on m'a pourtant demandé de montrer ce soir-là. Moi je n'ai fait qu'obéir. C'est eux qu'il faut punir, et non me prêter de mauvaises intentions. Ce n'était pas du prosélytisme, rien qu'une vérité. Tout fonctionne comme si ce qui devait être dit, devait être utilement dit, ne pouvait l'être, comme si ma vérité, par trop nue, ne pouvait être accueillie entre les quatre murs noirs d'un téléviseur. Comme si au dernier moment, cette chose si

simple, si naturelle, ne pouvait être révélée. Mon spectacle est-il à ce point insupportable? Il est pourtant si facile de zapper. L'absence est pire que la présence, car elle rétablit le mystère, frappe l'imagination. Devant ma béance, on est obligé de penser, et non plus seulement de regarder.

Mon témoignage a renforcé la communauté, c'est tout ce qui m'importe. Les moqueries, je ne les entendais plus, et puis parler de moi, c'est déjà m'incorporer au monde. J'en fais partie, maintenant, officiellement, je suis un symbole de la société du spectacle et de sa subversion.

Plusieurs fois par mois, on se rassemble. Nous avons loué un local, à l'écart de la ville, on ne donne l'adresse qu'aux membres confirmés, dont on s'assure des bonnes intentions, car les gens ne comprennent pas et nous avons un peu peur parfois de la violence que cette incompréhension peut entraîner.

Notre local, c'est le *lieu des anormaux*, comme on aime l'appeler. Des difformes, des grotesques, des vulgaires. Tous ceux qui ont subi la disparition, ou bien ceux qui ont fait le choix de l'entraîner, peuvent venir. Ensemble, nous discutons de nos aventures, on partage nos expériences. On raconte ce qu'est notre vie, depuis la transformation, avec les mobiles, et les immobiles (c'est ainsi que nous faisons la différence entre ceux qui sont comme nous, et ceux qui ne le sont pas, ceux qui furent un jour nos semblables). Ceux qui se sentent seuls, car il y en a, trouvent ici du réconfort.

On compare nos prothèses et l'on échange quelques conseils. La question du lubrifiant revient souvent, il faut dire que notre grande béance a la gorge sèche, les muscles se rétractent et parfois notre objet se retrouve pris, emprisonné, on dirait l'épée figée dans son socle qui attend d'être saisie. Certains sont même morts en cherchant à la retirer trop brutalement, trop vivement. C'est assez angoissant, cette sensation d'être poignardé, et de ne pouvoir rien faire. Moi je conseille la méditation, le repos allongé, il faut détendre les muscles. Et cela peut prendre quelques jours avant qu'elle ne soit libérée, on a beau tirer... C'est pourquoi nous devons en parler.

Nous apprivoisons lentement notre objet : pour certains, cela prend plus de temps, il y a une sorte de rejet, le corps proteste contre le membre inconnu, résistance contre le grand remplacement. Psychologiquement, il faut savoir

tenir, c'est très important. Là encore, j'apprends la méditation, et je la conseille à tous ceux que je croise. La méditation vaut bien une ablation, voilà ce que je dis, pour rire. Je conseille à ceux que le silicone dégoûte de prendre la prothèse en bouche. C'est étrange, mais il faut l'accepter. Je veux dire, cela peut sembler particulier, obscène voire carrément malsain, c'est pourtant utile afin de se familiariser avec la matière. Il faut la goûter, en avoir une concrète expérience, l'adoucir à son goût, l'informer de sa langue, ça marche comme ça. Tout est une question de domestication. Certains camarades ont opté pour une version parfumée, myrtes ou roses, tout dépend des préférences. La saveur, contre la langue, aide à l'apprécier. C'est un peu enfantin, cela rappelle les sucettes. Tous ces conseils, vous les retrouverez dans un livre, et il sortira bientôt.

En comité restreint, sur de gros tableaux blancs, nous cherchons des réponses, on dessine des théories, on esquisse des hypothèses et l'on rit de notre propre crédulité. Au fond, on ne saura jamais comment, ni pourquoi, ni où est passé cette chose qui nous pendait aux jambes. La science l'ignore, alors nous... Peu importe l'origine, ce qui compte c'est la fin. Et nous allons faire une révolution, je le sais, je le sens, elle commence déjà. Chaque jour, nous sommes davantage. Les hommes se laissent séduire, abandonnent leurs vieilles habitudes de primate. Beaucoup sautent le pas. C'est si facile, et à tous ceux qui se posent encore la question : je promets une chose, une seule chose : la liberté.

Mon heureux objet, mon heureuse disparition. J'ai l'intime conviction que c'était ma destinée. Maintenant, je sais que je ne vivais qu'à l'attendre et je comprends que ce n'est pas elle, mon ancienne, qui m'a quitté dans la nuit, mais que c'est moi qui lui ai demandé, obscurité lucide, de partir. Au fond, il ne m'est jamais rien arrivé de plus heureux que cette disparition.

Sa disparition est ma contre-disparition. Ma condition d'existence.

L'auteur

Victor Dumiot a grandi aux îles Marquises, où il se passionne pour la littérature et la philosophie. Après une classe préparatoire à Tours, il réussit en 2018 le concours de l'école normale supérieure.

Depuis, il a fait des œuvres de Georges Bataille et de Michel Foucault le cœur de sa réflexion, académique comme personnelle. Auteur, il se consacre à l'écriture de textes courts, ou romanesques, de poésies et d'articles (Année Zéro, Playboy France, Esprit...).